

Fiction

Number 104, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20042ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (104), 16–35.

fiction

Daniel Poliquin
LA KERMESSE
 Boréal, Montréal, 2006,
 328 p. ; 24,95 \$

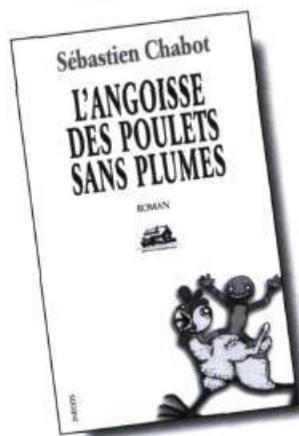
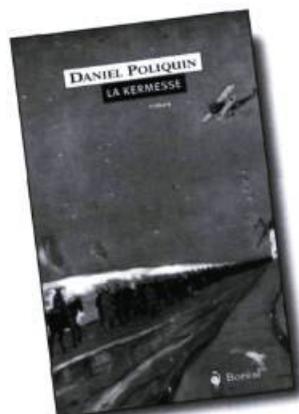
Daniel Poliquin, l'auteur de *L'Obomsawin* (1987) et de *L'écureuil noir* (1994), vient de publier son sixième roman, *La kermesse*, une sorte de fresque intimiste de la vie d'un homme en mal d'identité et d'amour. Décliné dans une écriture baroque, souvent drôle, ironique, savamment digressive, le roman est brillamment dans la même veine narrative que le précédent de l'auteur, *L'homme de paille* (1998).

Le lecteur un peu pressé pourrait croire reconnaître dans la figure du narrateur-personnage Lusignan une sorte de double du héros de *L'homme de paille*, Benjamin Saint-Ours : ce sont des antihéros, qui sont passés à côté de la guerre plus qu'ils ne l'ont faite (la Première Guerre mondiale pour Lusignan, la Conquête de 1759 pour Benjamin), qui ont fait des enfants sans le savoir (Lusignan était trop soulé pour s'en souvenir et Benjamin était dans le coma), qui sont habités par la grandeur aristocratique, etc. Pourtant, *La kermesse* semble opérer une évolution certaine dans la réflexion de Daniel Poliquin sur l'identité, thème fondateur de toute l'œuvre. Issu d'une mère cinglée, qui rêve de grandeur religieuse pour son fils, Lusignan s'éprend très tôt d'une certaine idée de lui-même qu'il va passer sa vie à pourchasser : devenir plus que ce qu'il est, en l'occurrence une sorte de petit dieu, une image par laquelle se distinguer des autres. Ce n'est que dans la cinquantaine avancée que Lusignan parviendra enfin à se

défaire de cette prétention à la grandeur et à accepter de n'être que celui qu'il est. Dans les textes précédents de l'auteur, il était assez clair que l'identité des personnages était souvent définie par l'image de soi projetée par les autres. Or, tout le propos de *La kermesse*, à travers de multiples péripéties qui convoquent de nombreux personnages, semble être de contrarier un tel discours – les rêves nobiliaires, le mépris des autres qu'entretient le désir d'une supériorité morale – au profit de la volonté, par Lusignan, de devenir en bout de ligne celui qu'il aurait dû accepter d'être d'emblée, c'est-à-dire tout simplement le fils de son père, un menuisier sans grandeur.

Mais cette vision identitaire n'est pas une fin en soi, elle est au service d'une vision amoureuse. Pour aimer, il faut savoir qui on est, croit-on lire. Grâce à sa nouvelle posture identitaire, Lusignan découvre à la fin ce qu'est « l'amour authentique, celui qui a conquis la biologie et la raison », celui qui fait qu'il est « enfin devenu un homme digne de ce nom, un homme qui aime une femme pour rien et n'attend rien d'elle ». Ironiquement, cette femme qu'il aime en aime un autre, bien qu'elle ait aimé Lusignan déjà – mais c'était à l'époque où ce dernier lui préférerait une image de l'amour pleine d'une grandeur secrète. En bout de ligne, si le roman offre une leçon de vie (Lusignan *sait enfin comment aimer*), son personnage est seul, privé de l'objet de son savoir. Roman d'amour ? Dans un sens, mais surtout roman d'une certaine sagesse. Pour l'amour, il faudra peut-être attendre le roman suivant.

François Ouellet



Léo Malet
NESTOR BURMA
PREMIÈRES ENQUÊTES
 Robert Laffont, Paris, 2006,
 1014 p. ; 46,95 \$

Heureux et généreux regroupement de romans, de nouvelles et de documents, le premier des quatre tomes que consacre « Bouquins » à l'œuvre de Léo Malet donne le temps à son

héros de trouver ses marques, de créer son style et de donner sa mesure. Au départ, en effet, Léo Malet ne se savait certes pas porteur du pittoresque Nestor Dynamite Burma. Qui lisait ses poèmes, goûtait ses chansons ou l'entendait *crier* les journaux au coin des rues n'aurait pas imaginé, lui non plus, que cet anarchiste de cœur et de plume enfanterait l'une des plus classiques incarnations du policier privé typique du roman noir. Car Nestor Burma, fidèle à cette école, boit trop, reçoit en série projectiles et taloches, choisit mal ses clients et ses causes, confond le charme féminin avec le bon droit, ne s'estime pas obligé de remettre les coupables entre les mains de la police. On le paie et il fait exploser les mystères, en riant de tout le monde et de lui-même.

Il n'en fallait pas davantage pour que certains fassent de Burma la copie du *privé* américain. Que des influences étatsuniennes s'exercent sur Malet, il faudrait tout ignorer de Dashiell Hammett et de Raymond Chandler pour le croire. Mais le polar de Malet demeure de bout en bout français et même parisien. La guerre et l'Occupation ont créé, dans les divers sens du terme, un cadre inimitable où les seuls trafics blâmables sont ceux qui ne rapportent rien. Le surréalisme, avec André Breton, a marqué l'époque. La gauche d'inspiration moscovite a recruté des plumes prestigieuses, tel Aragon. Quand Malet insère ses intrigues dans un aussi riche terreau, il est forcément autre chose qu'un décalque du polar américain.

Ceux qui, comme moi, attendent du polar le reflet ondoyant de l'évolution sociale mesureront grâce à Léo Malet les changements vécus et qui s'estompent dans la mémoire. Burma s'exprime en parfaite ignorance de la rectitude politique ; les clichés racistes sont légion. Il n'aime ni

les snobs ni les nobles, mais il ne s'étonne pas de les trouver en grand nombre dans sa société. Pudique, malgré ses accès de désir, il nous dispense des descriptions salaces qui tapissent tant de romans modernes. Quand bougent les seuils de tolérance d'une société, le polar est un art propre à souligner les variations. Malet assume ce rôle, en plus d'écrire avec verveur.

Laurent Laplante

Jean-Marie Poupart
L'ACCIDENT
DU RANG SAINT-ROCH
Bibliothèque québécoise,
Montréal, 2006, 87 p. ; 8,95 \$

Le roman paysan québécois traditionnel a habitué son lectorat à des caractéristiques indispensables dont peu d'auteurs ont osé se dispenser : un univers pastoral paisible où il fait bon vivre, des travaux d'agriculture menés avec fierté et vaillance, un respect indéfectible pour les valeurs de la religion catholique. Dans *L'accident du rang Saint-Roch*, Jean-Marie Poupart a pris ces éléments à partie, au point de recréer l'univers du terroir selon des critères inhabituels. Ce très bref roman (ne s'agirait-il pas plutôt d'une longue nouvelle ?) raconte l'histoire étrange d'une famille tourmentée par des rapports troubles. Le père, figure usurpatrice et dominatrice, connaîtra un sort peu enviable aux mains de son épouse et de ses fils ligüés contre lui. À vrai dire, le roman s'articule autour du meurtre « accidentel » du père par les membres de sa famille, lesquels cherchent à justifier leur acte, quoiqu'ils n'affectent pas le moindre remords. Mais il y a plus dans ce récit empreint de violence : au-delà des actes posés par des personnages peu sûrs de leurs aptitudes à supporter le poids de la vie, ce sont les questionnements d'individus angoissés qui

L'art de la nouvelle

Comme toutes les nouvelles de Jean-Paul Beaumier, on déguste celles-ci à toutes petites doses. Pour la qualité de l'écriture, pour tenter, vainement d'ailleurs, de prévoir l'imprévisible dénouement, pour mieux entrevoir d'un texte à l'autre les doubles et triples fonds. Un père, que l'on tenait pour figé à jamais, se permet un vœu. La jalousie se révèle à la fois erratique et justifiée. Les courriels circulent avec leur faux naturel et leurs pressions sur les relations humaines. La première neige marque le passage vers autre chose, peut-être la fin d'un amour, mais peut-être la transition ne sera-t-elle pas aussi légère qu'il semble. Et quand flanche la mémoire, un art existe-t-il qui puisse, en multipliant les quadrillages mentaux, repêcher le nom manquant ?

Parler de culture et de raffinement, ce serait juste et superficiel. Jean-Paul Beaumier, en effet, fait plus que créer de superbes bibelots. Il enseigne à douter de ce que l'œil voit, à prêter une oreille plus attentive à ce qui bat sous les apparences et qui peut même modifier le sens des confidences. Il maîtrise admirablement les astuces et les techniques de la nouvelle, y compris celle de la chute, mais il ne s'incline

devant aucune orthodoxie. Avec goût et liberté, il offre la chute, sachant que l'absence de chute peut équivaloir... à une chute.

On appréciera aussi l'ampleur du registre. De la carte postale au contact par Internet, du timide amour paternel à la vengeance sanglante, de la réponse embellie offerte au sondage téléphonique jusqu'aux conséquences du retour à l'heure normale, c'est la vie qui affleure, dérouté, étonne, humanise, émeut. Tout cela avec peu de mots, sans la moindre lourdeur, avec un fascinant mélange de sagesse et de réalisme tendrement cynique.

Beaumier demeure libre d'orienter son talent à son gré. Souhaitons qu'il ne renonce jamais à l'écriture de nouvelles ni au regard qui en débusque le départ.

Laurent Laplante

Jean-Paul Beaumier
TROMPEUSES, COMME TOUJOURS
L'instant même, Québec, 2006, 125 p. ; 16,95 \$

marquent le récit – les considérations sur la mort, sur la foi et sur l'importance des liens filiaux enjoignent à la réflexion. Jean-Marie Poupart a réussi à créer un récit bien de son époque.

Cette réédition d'un roman paru initialement en 1991 donne à apprécier la virtuosité d'un conteur-né. Le rythme rapide de la narration s'allie avec harmonie à un style tout en ambiguïtés qui accentue les temps forts d'une intrigue tordue. Certes, quelques digressions interrompent çà et là cet élan (des commentaires portant sur le processus d'écriture, notamment, éloignent le lecteur du propos principal, tout en démystifiant le travail de l'auteur), mais ces apartés s'intègrent à l'ensemble et en appuient le tempo. Le lecteur goûtera enfin avec agrément les touches d'ironie qui, bien ciblées, désa-

morcent l'atmosphère pesante du récit. Par exemple, assister au repas somptueux que s'offrent la mère et ses fils pendant que le père agonise dans la cabane adjacente à la maison crée un effet pervers mais en même temps amusant. Roman au ton peu habituel, *L'accident du rang Saint-Roch* procurera frissons et émotions aux amateurs d'histoires morbides.

Jean-Pierre Thomas

Sébastien Chabot
L'ANGOISSE DES POULETS
SANS PLUMES
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
2006, 159 p. ; 21,95 \$

Perceval Marchaterre, roi des mouches, affamé tout court avant de se découvrir affamé d'amour, a des yeux qui révèlent

l'angoisse des poulets nus et grelottants. Un regard froid qui pétrifie. Treizième de la famille, né la tête en bas tandis que sa mère se balance au bout d'une corde, Perceval, que cette folle de mère, ayant remis les pieds sur terre, destinait au tas de fumier, élit domicile sous la table familiale jusqu'à l'âge de six ans et se nourrit des ongles d'orteil de ses frères et de son père.

Une enfance maltraitée chez des bouseux qui plument les poulets vivants – pour que les oreillers qu'ils confectionnent soient plus moelleux – suivie d'une période à l'orphelinat du Précieux-Sang-Versé où le curé Théodule sculpte des crucifix à l'effigie des enfants hébergés, Perceval le mal-aimé tente de se colleter avec la vie, mais en vain. Après les moments de tendresse échangés avec le Premier, Poploux,



fiction

son frère devenu mongol, Perceval, faux orphelin du Précieux-Sang-Versé, se prend d'affection pour le curé Théodule. « Théodule, c'est la deuxième personne, après Poploux, qui m'a le plus aimé dans ma vie et c'est dommage qu'il en soit mort. Lorsqu'il me berçait sur ses genoux, il me touchait les os du corps et il faisait des chapelets sur mes côtes. Un jour, il m'a même demandé de le bénir avec de la soupe de betteraves. »

À la fois drôle et bouleversant, débordant d'imagination, *L'angoisse des poulets sans plumes* rappelle l'univers glauque de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy. Caricature fulgurante d'une époque aux relents moyenâgeux, ce roman « du terroir », pourrait-on dire, évoque avec brio le monde terrifiant et indicible des angoisses de l'enfance.

Une écriture vibrante au service du pathétique.

Sylvie Trottier

Larry Tremblay

PIERCING

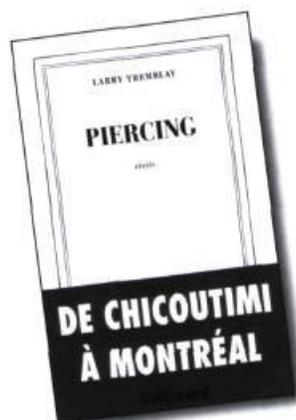
Gallimard, Paris, 2006,

158 p. ; 18,95 \$

Certains auteurs, peut-être parce qu'ils ne viennent pas à la télé donner leur opinion sur une béchamel, les tendances en décoration intérieure ou la mode printanière, sont, en conséquence, moins connus. Larry Tremblay est de ceux-là. Il est pourtant l'auteur de l'un des meilleurs textes dramatiques québécois : *The Dragonfly of Chicoutimi* (Les Herbes rouges, 1996, réédité en 2006). Et il vient de publier, sans faire de bruit, un recueil de trois récits, brefs et distincts les uns des autres,

rassemblés sous le titre *Piercing*.

Urbaine et sensuelle, chargée d'ambiguïté et de doute, originale et poétique, mais ancrée dans un réalisme sans fard, l'écriture de Larry Tremblay repose sur de solides bases comme la construction langagière, le rythme et une architecture du récit impeccable. Car il s'agit bien d'architecture, de la mise en place, pièce par pièce, d'un casse-tête qui se précise au fur et à mesure que la lecture progresse, que l'on glisse dans le récit. Le premier récit est « La hache » : la course folle, à travers les rues de Montréal, d'un professeur de littérature qui se rend, en pleine nuit, chez un de ses étudiants pour lui remettre sa copie corrigée... Récit le plus extrême du recueil, « La hache »



dresse un délicat parallèle entre l'extermination massive de bovins, lors de la crise de la fièvre aphteuse en Europe, et l'intolérance qui hante nos villes dans lesquelles « le mal, c'est la pureté avec sa hache. Parce que la pureté n'a jamais appris à dire oui ou non, elle ne connaît pas la

jouissance de pouvoir choisir, elle ne fait qu'assassiner ce qu'elle croit ne pas être elle ».

Le récit titre, « Piercing », raconte la fugue d'une adolescente de Chicoutimi qui, à la suite du décès de son père, mort sans avoir jamais prononcé le mot *amour*, s'enfonce dans Montréal et la marginalité, avec naïveté et désœuvrement. Marie-Hélène semble inutilement sacrifiée sur l'autel d'une beauté cruelle et nécessaire. Et pourtant, c'est dans cette ville sale, où le goût de la chair est « aussi fade et écœurant que le caoutchouc », qu'elle a rendez-vous avec elle-même.

Sylvain Marois

Alaa El Aswany

L'IMMEUBLE YACoubIAN

Trad. de l'arabe

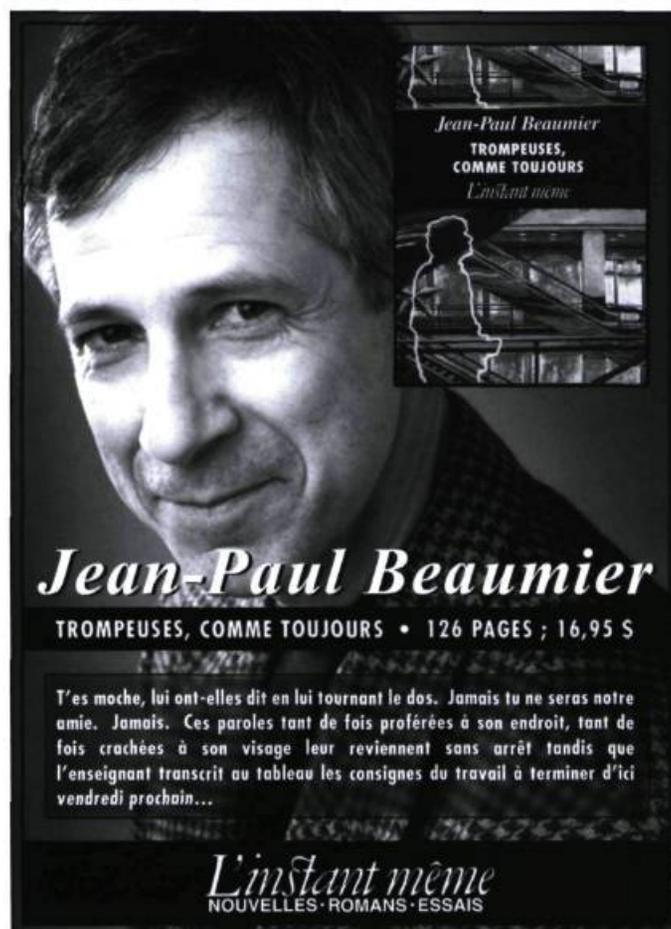
par Gilles Gauthier

Actes Sud, Arles, 2006,

328 p. ; 41,50 \$

Nous sommes au Caire, à l'époque actuelle. L'édifice Yacoubian, érigé par un riche Arménien dans les années 1930, est un prestigieux immeuble d'habitation qui a connu des jours meilleurs. Du temps de sa grandeur, le bâtiment abritait en effet la fine fleur de la société cairote, cosmopolite, fortunée, branchée sur les idées et les modes de l'Occident. En dépit des vestiges qui témoignent encore de sa gloire passée, le bâtiment s'est démocratisé avec l'arrivée d'une cohorte issue des milieux populaires qui s'est installée sur le toit. Ce sont les relations entre ces vies qui composent la matière du très beau roman d'Alaa El Aswany.

Il y a le vieux séducteur, Zaki, témoin du passé et mémoire de l'édifice, dont les conquêtes féminines seront à la fois cause de déchéance et source de rédemption. Il y a Tahal, le fils du concierge, l'idéaliste qui voit son rêve brisé par la corruption des



services publics et qui trouvera dans le mouvement islamiste extrémiste un débouché à son sentiment d'injustice. Il y a Boussaina, la jeune fille à qui la vie a tôt fait d'apprendre qu'il fallait faire des entorses à ses principes pour survivre.

Il y a aussi Azzam, le riche homme d'affaires qui rêve de devenir député, mais qui chipote à verser les bakchichs nécessaires pour y arriver. Il y a El-Fawli, l'apparatchik du régime qui gère la machine occulte du parti unique au pouvoir. Il y a Hatem, l'intellectuel homosexuel, occidentalisé, accepté dans ses penchants mais à qui l'amour est refusé. Tout ce petit monde se croisera, s'affrontera, se liera ou se distanciera sous la férule de deux grandes passions, omniprésentes dans le roman : la volupté et la cupidité.

Comme son grand compatriote Naguib Mahfouz (Nobel de littérature en 1988), à qui on l'a comparé, Alaa El Aswany ne juge pas le monde qu'il décrit. Il pose sur ses personnages un regard bienveillant, affectueux et plein de compassion. Rédigé dans une langue dépouillée, fluide et d'une grande élégance – chapeau à la traduction de Gilles Gauthier –, *L'immeuble Yacoubian* peut se lire comme l'attachant portrait d'un condensé d'humanité aussi bien que comme le microcosme de la société égyptienne actuelle. Une grande réussite dans les deux cas.

Yvon Poulin

**José Acquelin
et Martine Audet**
PERSONNE
NE SAIT QUE JE T'AIME
Planète rebelle, Montréal,
2006, 66 p. ; 20,95 \$

Premier titre de la collection « Hôtel central » associant un duo de poètes ainsi qu'un musicien, le livre-disque *Personne ne sait que je t'aime*

L'Iliade selon Baricco

À toutes les époques, des créateurs occidentaux ont puisé dans les épopées homériques une inspiration pour nourrir leurs œuvres. Alessandro Baricco (*Soie, Océan mer*), lui, a fait plus. Voulant faire une lecture publique et « digeste » de l'*Iliade*, il a joyeusement remanié l'original pour lui enlever les « aspérités archaïques » susceptibles de heurter la sensibilité de notre époque. D'abord, Baricco a totalement évacué les dieux du récit, jugés « inutiles sur le plan narratif ». Il a resserré le texte et éliminé les répétitions. Il a également troqué la poésie pour la prose tout en l'adaptant au « je » pour en faire, dit-il, un récit plus incarné. Enfin, des ajouts – mineurs, peu nombreux et bien identifiés dans le texte – sont censés faciliter la compréhension de l'action.

Nous sommes aux derniers jours d'une guerre qui dure depuis dix ans. Menés par Achille et Agamemnon, les Grecs assiègent Troie pour délivrer Hélène, captive de Paris, le fils du roi Priam. Bientôt, une rivalité à propos d'une femme sépare Agamemnon et Achille, au point où ce dernier décide de se retirer sous sa tente. Il restera à l'écart du combat jusqu'à la mort de Patrocle. Rendu fou par la perte de son bien-aimé, Achille tue Hector, héros des Troyens, et

fait subir les pires outrages à son cadavre. Touché par la douleur de Priam venu réclamer le corps de son fils, Achille le lui remet pour que ce dernier reçoive une sépulture digne de son rang et de sa valeur.

Comme son modèle, *Homère, Iliade* est un récit de fer et de sang qui exalte l'honneur héroïque. Mais, *mezzo voce*, le texte rappelle inlassablement comment, au-delà de leur adversité, la souffrance unit les hommes : « Il n'y a rien sur la face de la terre, rien qui respire ou qui marche, rien d'aussi malheureux que l'homme ». C'est en cela que ce récit guerrier nous touche encore aujourd'hui. Quant à elle, la « relecture » de Baricco nous livre un texte souvent émouvant où perce, de temps à autre, un reste de sa grandeur d'origine.

Yvon Poulin

Alessandro Baricco
HOMÈRE, ILIADÉ
Trad. de l'italien par Françoise Brun
Albin Michel, Paris, 2006, 180 p. ; 24,95 \$

constitue un fort beau coup d'envoi. On y retrouve deux des voix les plus graves (au sens sonore) de la poésie québécoise, de même que deux univers littéraires assez contrastés. Il n'était effectivement pas si évident d'allier le zen sensuel de José Acquelin à l'intimité métaphysique de Martine Audet, mais leur rencontre avec Michel F. Côté, grâce au motif de l'hôtel, arrive à créer un espace intrigant et habitable, et ce, autant sur le support audio que dans la forme écrite.

Il faut dire que la prise de son et les arrangements sont si impeccables et justes qu'ils arriveraient à nous faire apprécier une litanie tirée du bottin téléphonique. Mais avec deux plumes d'une telle qualité, l'objet résiste très bien à la réécoute, alors

qu'on trouvera peu d'exemples québécois d'une pareille rencontre entre poésie et musique, plusieurs projets de ce type montrant des faiblesses évidentes soit sur le plan du son ou du texte. Ici, chaque auteur progresse dans sa propre poétique, alors que l'écriture par correspondance et les rencontres en studio semblent avoir soudé leurs paroles irrémédiablement. Le lecteur/auditeur entre aisément en connivence avec ces voix, se sentant tout de suite sur les lieux, d'une façon presque impudique.

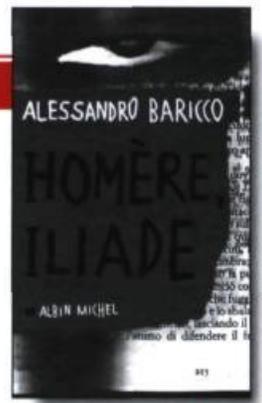
On ne sait si cette collection dirigée par Christine Germain (autrefois de l'équipe de l'émission de radio *Les décrocheurs d'étoiles*) saura maintenir le cap avec les prochains trios, mais une nouvelle voie est désormais

indiquée pour la création québécoise, ce qui ouvre tout un champ pour l'imagination et le savoir-faire des poètes et des musiciens.

Thierry Bissonnette

Eric Dupont
LA LOGEUSE
Marchand de feuilles,
Montréal, 2006,
301 p. ; 23,95 \$

Dans *La logeuse*, Eric Dupont fait preuve d'une agréable capacité à se jouer du réel. Rosa, jeune habitante de Notre-Dame-du-Cachalot, village où l'organisme gouvernemental MERDIQ poursuit une expérience socialiste, part de sa Gaspésie natale pour trouver les causes de l'arrêt catastrophique du vent, arrêt qui empêche l'élimination de l'Ennu,



fiction

un gaz mortel. Un immense bigorneau rend un oracle : c'est à Montréal qu'elle pourra résoudre ce mystère. Dès son arrivée dans la métropole, Rosa se place sous l'aile de sa patriotiquement bornée logeuse, Jeanne Joyal, et de quelques travailleuses du sexe au grand cœur, œuvrant sous le nom des Arrières-petites-filles de Lénine, au grand bonheur de Rosa, adepte des thèses de Marx et de Luxemburg, dont elle reprend le prénom. Elle y fera l'expérience de la solitude, de l'amour, de la difficile rencontre de l'autre, et ce, à partir de deux points d'observation : le quartier Villeray où elle habite et l'hôtel de passe où elle travaille en tant que réceptionniste.

Raconté de façon drolatique – l'ironie y côtoie la naïveté –, le récit de cette émigration emprunte toutes les voies de traverse possibles, ce qui mène à de belles découvertes. Le premier chapitre, entre autres, est une véritable réussite dans l'art de décrire un imaginaire, d'autres passages sont par contre exaspérants, tels les deux chapitres centraux, marqués par des caricatures trop convenues. D'une écriture inégale, où l'humour fait souvent mouche, mais rate à l'occasion sa cible, *La logeuse* est avant tout la présentation d'une galerie de personnages ludiques et marginalisés. Eric Dupont brille à décrire en quelques traits l'originalité d'un personnage, sa position en porte-à-faux dans une société restreinte et étouffante. Il est toutefois moins efficace à élever ses critiques sociales au-delà des lieux communs si bien qu'une part de son récit enfonce des portes ouvertes, à propos du nationalisme, de la gauche caviar et des autres cibles de même acabit. Roman touffu et bariolé,

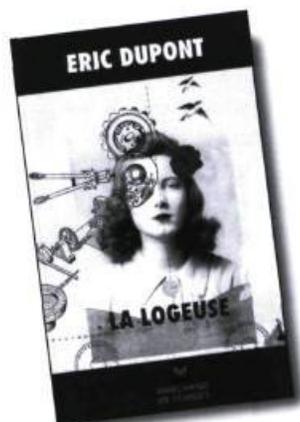
où les liens sont parfois tirés par les cheveux, *La logeuse* laisse entrevoir de belles choses, notamment une imagination vive et joyeuse, sans que le plaisir de lecture soit constant.

Michel Nareau

Michel Jobin
LA NÉBULEUSE INSIEME
Alire, Québec, 2005,
627 p. ; 16,95 \$

Quelques années auront suffi pour qu'un auteur au talent indiscutable épanouisse pleinement ses possibilités. Le très substantiel bouquin consacré à *La nébuleuse INSIEME* fait plus que tenir les promesses du premier ouvrage de Michel Jobin. Chez lui, le côté affairiste et intégralement amoral des financiers à la Norbourg est particulièrement mis en lumière. Seul le maillage des informations policières fait espérer une réplique efficace. Dès l'instant, en effet, où les taciturnes et méfiants corps policiers font confiance à leurs semblables, les truands perdent une part de leur immunité. Londres entreverra la manipulation des partis politiques si ses policiers apprennent que la Thaïlande déplore également un meurtre maquillé en mésaventure sexuelle. Au Canada aussi, dès que s'estompent les susceptibilités policières, la riposte s'articule. Élémentaire, mon cher Watson ? En effet, Jobin a raison d'attendre beaucoup de la coordination policière, mais les policiers ne sont pas encore génétiquement portés à faire confiance aux policiers.

Avec compétence et mordant, Jobin analyse la propension des conglomerats au raccourci immédiatement rentable. Quand les capitaux surabondent, la



tentation est forte, explique-t-il, d'acheter les entreprises créatrices et de tout miser sur la distribution de produits avant-gardistes. Pendant un temps, il est d'ailleurs possible de se dispenser de recherche fondamentale, d'espionner, de pirater, de cannibaliser autrui. Le jour vient, toutefois, où le vampirisme marchand ne parvient plus à

satelliser le génie des autres. Le crime devient alors, sous toutes ses formes, la seule façon de réinjecter dans la *nébuleuse* les capitaux et les dividendes dont le marché entend se gaver. *INSIEME* (*ensemble* en italien) s'effondre alors aussi rapidement qu'elle avait gravi les sommets.

Livre vivant, lucide, documenté. Si l'attente au sujet d'une certaine transparence policière laisse parfois sceptique, l'avertissement servi aux carriéristes ne manque pas de vigueur : à long terme, la recherche rapporte plus que la piraterie. Bien sûr, Jobin, comme il l'avait démontré dans son précédent roman, s'intéresse toujours à la formule 1.

Laurent Laplante

Russell Banks
AMERICAN DARLING
Trad. de l'américain
par Pierre Furlan
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 393 p. ; 35,95 \$

Russell Banks, auteur célèbre de *Continents à la dérive*, est un immense écrivain pour qui les rapports humains s'établissent toujours sur fond de différence culturelle. Les relations interethniques sont pour lui une façon d'interroger les éléments qui déterminent tout cheminement individuel. Dans son plus récent roman, *American Darling*, Banks raconte le parcours d'Hannah Musgrave, alias Down Carrington, alias Hannah Sundiata, femme politisée des années 1970 qui quitte clandestinement les États-Unis pour rejoindre le continent africain. Regard rétrospectif d'une existence improvisée, la confession d'Hannah suggère des choix contradictoires où les préjugés, souvent positifs, déterminent davantage les solutions qu'elle adopte que l'analyse rationnelle de sa situation. Pourtant, sa confession oblique, narrée à partir d'une confortable ferme étatsunienne, ne parvient pas à

expliciter ses décisions contradictoires. En effet, cette militante des droits civiques et membre de groupuscules étatsuniens d'extrême gauche se transforme, dès son arrivée au Libéria, en femme soumise à un mari impliqué dans les dictatures qui scandent l'histoire de ce pays. Cette contradiction, qui devrait être au cœur de la confession d'Hannah, ne s'éclaircit jamais, ce qui n'est pas sans provoquer un agacement chez le lecteur, qui suit ses identités successives, sans établir une cohésion entre ces moments. Alors que le récit devrait reconstituer à rebours cette consistance, la narration d'Hannah ne fait qu'accentuer son incapacité à se situer dans le monde et à passer outre aux chimères qui encombrant son existence. Son amour pour les chimpanzés, qui donne les plus belles pages de ce récit, et sa liaison avec Woodrow Sundiata constituent autant de tentatives pour appartenir à un univers qui crée sa propre unité, mais qui se transforme en violence brute. Roman touffu et complexe, original et précis, *American Darling* ne répond pas à toutes ses promesses, mais brosse un portrait singulier d'une Afrique vive et crue, à la recherche, elle aussi, d'une cohésion historique et sociale.

Michel Nareau

Michel Bergeron
L'HOMME DE NEIGE
JCL, Chicoutimi, 2006,
157 p. ; 17,95 \$

Roman d'une confession impossible. Le trop-plein d'un thriller aux prétentions pathologiques et psychologiques. L'histoire d'un monstre au cœur tendre qui viole tout ce qui lui passe entre les pattes, de préférence les membres féminins de sa propre famille. L'amateur de romans policiers et de thrillers en a vu bien d'autres, certes ; de ce calibre, rarement, à tel point qu'il

n'osera croire tout à fait à cette histoire. Il veut bien lire des horreurs, ce peut être palpitant ; il veut bien croire à tous les possibles de l'humain, mais là, dans ce livre, il « débarque », comme qui dirait, parce qu'il sent, chez l'auteur, un désir d'en mettre beaucoup, d'en mettre trop, sans que ce soit toujours appuyé par du vrai, du véridique, du crédible qui se tient, du romanesque vraisemblable. Il, l'amateur, dirait que l'auteur recherche absolument l'effet pervers. Et cette recherche aboutit dans un champ de mines mouillées.

Pourtant, Michel Bergeron a l'étoffe d'un écrivain. Il écrit bien, à n'en point douter. Il a le sens de la formule. Il sait manier sa langue et nous la servir sur un plateau. La lecture de ce roman n'en est pas moins difficile parce qu'il y a sans cesse des coupures dans le déroulement du récit, des retours en arrière, des envolées dans tous les sens, de l'italique qui sème une confusion pas très romanesque. Le lecteur doit revenir en arrière, rechercher le sens linéaire du récit, ce qui gâche le plaisir de sa lecture. Il est évident qu'il doit faire des efforts, mais ses efforts doivent se porter sur la suite du récit, même si elle peut être complexe, sur la véracité des faits, sur la vraisemblance de la psychologie des personnages, non pas sur la construction romanesque, hélas, douteuse, là n'est pas son rôle. L'auteur ne doit pas perdre son lecteur dans les méandres de son texte, surtout pas le romancier, qui doit accompagner son lecteur tout le long de son voyage, non pas l'abandonner sur la route, sans lui laisser quelque chose qui lui indique le chemin à suivre. Les belles phrases, les bons mots, les pensées sur l'amour ou les relations familiales ne suffisent plus quand on se sent perdu, abandonné ou laissé pour compte.

Richard Desgagné

Agnès Ruiz

Le Rêve de Mady
 ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Mady a encore du mal à réaliser ce qui lui arrive. Alors que son père vient de périr dans un accident, sa fille Marianne, qu'elle croyait morte à sa naissance, il y a vingt et un ans, réapparaît dans sa vie...

Et qu'est-il donc arrivé à Guillaume, père de Marianne, avec qui elle avait décidé de fonder une famille? Pourquoi a-t-il brutalement cessé de donner de ses nouvelles alors qu'elle était enceinte de lui? Pourquoi ce trop long silence une fois retourné dans son pays, le Canada? S'est-il joué d'elle, de sa naïveté?

Mady est bien résolue à trouver toutes les réponses et à fermer la porte à un passé trouble qui a véritablement assassiné sa vie.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada SODEC Patrimoine canadien

fiction

Émile Nelligan
ŒUVRES COMPLÈTES II
POÈMES ET TEXTES D'ASILE
 1904-1941
 Bibliothèque québécoise,
 Montréal, 2006,
 556 p. ; 16,95 \$

Après avoir « sombré dans l'abîme du rêve », Émile Nelligan sera happé par l'univers asilaire dans lequel il passera les dernières années de son existence : on sait que c'est à l'asile Saint-Benoît-Joseph-Labre ainsi qu'à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu qu'il sera interné – le 9 août 1899 – pendant 42 ans. Et il continuera d'écrire pendant la période qui va de 1904 à son décès survenu le 18 novembre 1941.

On se rappelle que Nelligan, avant l'effondrement et l'internement, s'était engagé dans une « poésie spectrale », fantomatique par l'emprunt d'imageries tirées de l'étrange univers d'Edgar Allan Poe, de Baudelaire et de Rollinat. Entre 1897 et 1899, il avait envisagé de créer, d'ordonner son œuvre en l'intitulant successivement *Pauvre enfance* (1897), *Le récital des anges* (1898) et, finalement, *Motifs du récital des anges* (1899). C'est Louis Dantin qui le premier, en 1904, fera paraître *Émile Nelligan et son œuvre* (Beauchemin, 1904). Plus tard, en 1952, Luc Lacoursière reprendra le flambeau en publiant *Émile Nelligan, Poésies complètes 1896-1899* (Fides, 1952). Et en 1991, Paul Wyczynski, Réjean Robidoux et Jacques Michon nous présenteront une édition critique intégrale en deux volumes des *Œuvres complètes, 1896-1941* (Fides, 1991). On pourrait presque dire que l'œuvre de Nelligan –

pendant et après l'internement – a été « faite » par ses divers éditeurs, sans oublier, en particulier, l'énorme travail biographique de Wyczynski, *Nelligan 1879-1941* (Fides, 1987 ; BQ, 1999).

Qu'entend-on, au juste, par *Poèmes et textes d'asile* ? On sait que lors de ses « années d'internement », Nelligan a tenté de reprendre, de reconstruire certains de ses anciens poèmes, de les transcrire dans divers « carnets d'hôpital » ou sur de simples feuilles volantes nommées « manuscrits » dans la présente édition. On peut malheureusement constater que cette « écriture d'asile » est très approximative, et qu'elle révèle un esprit défaillant et troublé.



Peut-on, alors, parler de « littérature » dans un tel cas ? Il est navrant de lire certaines transcriptions altérées faites par Nelligan lui-même de son œuvre : on pensera au massacre du célèbre « Vaisseau d'or » et à d'autres réécritures, plus ou

moins heureuses, de poèmes de grands créateurs comme Musset, Rodenbach et Verlaine : créativité et pathologie se rencontrent curieusement dans ces tentatives de création ou, plutôt, de re-création ?

Cette édition des « textes asilaires » est particulièrement impeccable. En effet, on y retrouve, en plus des 256 poèmes et textes dont 47 inédits, une présentation claire et précise qui « démedicalise » en mettant en contexte le regard que l'on a pu porter sur des écrits qui n'avaient vraiment pas été pensés en vue de l'édition... C'est dire que le travail de Jacques Michon et d'André Gervais, avec l'appui de Paul Wyczynski, est vraiment remarquable : une sombre, triste et tragique image du poète nous est ainsi offerte.

Gilles Côté

Alberto Ruy-Sánchez
9 FOIS 9 CHOSES QUE
L'ON DIT DE MOGADOR
 Trad. de l'espagnol
 par Gabriel Iaculli
 Les Allusifs, Montréal, 2006,
 64 p. ; 12,95 \$

Mogador, ville du désir ? En tout cas, elle le devient dans le plus récent livre de l'Espagnol Alberto Ruy-Sánchez. En redonnant à Essaouira, ville portuaire du Maroc, son nom ancien et mythique, l'écrivain se permet du même coup, comme d'autres l'ont fait avec Grenade, de la rêver autre qu'elle se donne à voir. Ces 81 choses que l'on dit de Mogador la concernent et ne la concernent pas. La lumière particulière de la ville, épaisse d'embruns, la muraille dont la couleur se transforme au fil du jour, le lent écoulement du temps, en fait, l'impression d'entrer dans un monde à part, différent du reste du Maroc, tout cela se voit interprété dans le livre de Ruy-Sánchez sous l'angle de l'amour et du sexe. 81 textes



Patrick Goujon,
 écrivain parisien
 en résidence à Québec !

Du 11 septembre au 8 décembre 2006, Patrick Goujon occupe la résidence d'écrivain de L'Institut Canadien de Québec dans le cadre de l'entente de coopération entre les villes de Québec et de Paris.

Patrick Goujon est originaire de la périphérie de Paris. Auteur remarqué lors de la parution de son premier roman *Moi non*, il persévère avec *Carnet d'absences* paru en 2005 chez Gallimard. Patrick Goujon aborde des sujets sensibles en France comme la banlieue ou l'insertion sociale.

Venez rencontrer le romancier Patrick Goujon
 à la bibliothèque Vieux-Québec le mardi 10 octobre
 à 19 h.

D'autres activités sont aussi prévues.

Pour information : 641-6797

www.maisondelalitterature.qc.ca

Bibliothèque Vieux-Québec

37, rue Sainte-Angèle dans le Vieux-Québec

descriptifs, donc, conduisent le lecteur vers une vision réinventée et idéale de l'érotisme. Le corps du Mogadorien contient des secrets. Les taches de naissance et les grains de beauté sont les pictogrammes indéchiffrables de sa destinée. Faire l'amour à Mogador, c'est aller de l'extérieur, les reliefs de la peau, à ce qui est écrit en l'être. On dit que dans cette ville « les paroles y sont considérées comme le noyau de l'acte amoureux ». La bouche, plus que le sexe, est l'organe obscène. Elle mord, lèche, ergote. Et l'écriture est un tatouage laissé sur le corps de son amant.

Et Mogador ? L'écrivain en filigrane lui construit une autre histoire, rabelaisienne celle-là. Et cela donne une image qui va à contresens de tout ce que l'on entend en ce moment sur le monde arabe. Si aimer, c'est toucher l'intérieur, Alberto Ruy-Sánchez a su véritablement aimer cette ville : il a soulevé l'interdit.

Judy Quinn

Serge Bruneau
L'ENTERREMENT
DE LÉNINE
XYZ, Montréal, 2006,
202 p. ; 24 \$

Oubliez l'enterrement de Lénine qui n'est l'objet que d'une courte référence dans le livre. Ce dont il s'agit dans ce récit plutôt noir, ce sont les effets de la dislocation de deux couples observée par la fille de l'un des couples qui veut sortir de cette ornière de malheur et profiter de sa jeune liberté. Il faut souligner l'écriture audacieuse de cette histoire sordide où les personnages sont les proies de multiples sollicitations sexuelles qu'ils accueillent avec une candeur perverse.

La particularité de ce récit tient au fait qu'il soit raconté tour à tour par deux personnes, le père et la fille de la famille

Premier roman

Sans éclat. Sans bruit. Tout doucement, comme un chat qui nous veut du bien s'installe sur nos genoux, la lenteur du roman d'Irina Egli s'impose. Le vent du large qui souffle sur Constantza, ville côtière roumaine, est porteur du sel qui pimente ce récit où se joue « une tragédie vieille comme le monde » (quatrième de couverture).

Terre salée est le premier roman d'Irina Egli, scénariste et réalisatrice montréalaise née à Bucarest en Roumanie. Les origines de l'auteure expliquent possiblement l'omniprésence de l'Ailleurs, l'exotisme des noms : Anda, Alexandru, Ioana, Vera, Ahoe, etc. et, peut-être aussi, le rythme du texte qui rappelle parfois Milan Kundera... C'est dans une ancienne cité grecque que se joue l'un des plus vieux drames amoureux. Le décor est donc planté. Il ne s'agit pas d'un banal triangle amoureux, mais bien d'un triangle constitué de la femme, de la fille et du père. La passion, aussi intense qu'interdite, qui unit Anda (la fille) et Alexandru (le père), les dévore, les avale et tire vers le fond de la mer Noire ce couple coupable et leurs proches.

Récit sombre, lourd et lent, *Terre salée* contient (heureusement) de très beaux

dialogues et des descriptions évocatrices et stimulantes. « La pluie avait avivé l'odeur des fleurs. Reines de la nuit, roses, hortensias. Du balcon de ton appartement, on pouvait voir une partie de la plage et un fragment de mer. Et le port militaire. Au large, des rochers groupés, comme pour protéger la plage. Des albatros s'y reposaient, à la frontière de deux mondes. » Malgré le sérieux du sujet traité, Irina Egli évite de sombrer dans le mélodrame, l'incestueux cliché et le réchauffé. Ce faisant, son roman conserve un ton poétique où le non-dit et l'incommunicabilité sont les guides privilégiés du lecteur ainsi que les gardiens d'un espoir nécessaire.

Sylvain Marois

Irina Egli
TERRE SALÉE
Boréal, Montréal, 2006, 245 p. ; 24,95 \$



centrale, chacun avec son propre ton. Voilà un très bon roman qui sort résolument des sentiers battus.

Jean-Claude Dussault

André Brink
L'AMOUR ET L'OUBLI
Trad. de l'anglais
par Bernard Turle
Actes Sud, Arles, 2006,
486 p. ; 43,95 \$

Chris Minnaar est un écrivain sud-africain vieillissant dont le dernier amour vient de mourir. Cette mort inattendue et celle anticipée de sa mère centenaire sont le prétexte pour entreprendre une longue réflexion sur l'importance qu'ont eue les femmes dans sa vie. Ainsi, tout au long des 500 pages de ce roman, Minnaar se remémorera la kyrielle de femmes qu'il a

aimées, les circonstances dans lesquelles il a fait leur connaissance, leurs ébats amoureux et, quelques fois, le sens politique dont leur relation s'est chargée.

Au cours de cette longue promenade dans les méandres de ses amours d'antan, Minnaar nous confie que chacune de ses conquêtes lui a révélé une part de la richesse et de la complexité de la vie. Toutes lui ont également permis de saisir une part de sa propre humanité. Mais « quand la familiarité remplace le sentiment de nouveauté, quand ce que la femme du moment a de commun avec les autres se met à l'emporter sur ce qui est unique en elle, la relation changera, c'est triste, c'est fatal et inévitable ».

Livre d'un écrivain considérable en pleine maîtrise de ses moyens, *L'amour et l'oubli* compte pourtant quelques ratages. Le plus sérieux est sans

doute l'échec de l'auteur à faire communiquer les univers du privé et du public en dépit de ses efforts pour lier convulsions des corps et soubresauts politiques. N'ajoute pas non plus à la crédibilité du propos le recours à certains procédés pour donner de l'épaisseur à la démarche du héros. Citons à ce chapitre les échanges très académiques qui parsèment le récit sur les motivations de Don Juan ou la constante référence à Shéhérazade pour décrire l'entreprise narrative de Minnaar/Brink.

L'amour et l'oubli est loin d'avoir la résonance du modèle auquel il se réfère. Cela tient sans doute à la volonté de Brink de raconter les amours successives de son héros en suivant presque exclusivement leur fil érotique. Trop souvent réduits à leur sensualité, les personnages finissent ainsi par manquer de profon-

fiction

deur. Pour apprécier *L'amour et l'oubli*, il faut l'aborder pour ce qu'il est : un bel hommage à l'amour des femmes et à leur sexe, l'irrésistible *filimandorus*.

Yvon Poulin

Maurice Gagnon
COUPS DE THÉÂTRE
JCL, Chicoutimi, 2005,
316 p. ; 17,95 \$

Deuxième roman policier de l'auteur, deuxième aussi à se situer dans un cadre théâtral. Le crime est donc commis en présence de centaines de spectateurs qui, jusqu'à ce que coule un sang terriblement authentique, interprètent le coup de feu comme une inoffensive fiction. L'astuce, bien que classique, déplace l'enquête vers la périphérie : qui a circulé en coulisse et placé une vraie balle dans l'arme ?

Maurice Gagnon, journaliste de métier, connaît admirablement Saint-Pacôme, municipalité où se déroule le drame et qui, comme par hasard, décerne son prix du roman policier. Il est si familier avec le milieu qu'il ose y loger une liberté des comportements qu'on croirait, à tort, réservée aux grands centres. Qu'une déesse d'inspiration gothique y recrute des fidèles en devient pensable.

Pour équilibrer cet avantage, Maurice Gagnon s'est lancé le défi de construire son roman selon le cérémonial du théâtre. Puisque douze coups annoncent le lever du rideau de scène et qu'un entracte sépare la pièce en moitiés, le polar est découpé en deux blocs de six séquences qui, toutes, implacablement, se terminent sur une surprise. Défi redoutable que relève Gagnon avec naturel.

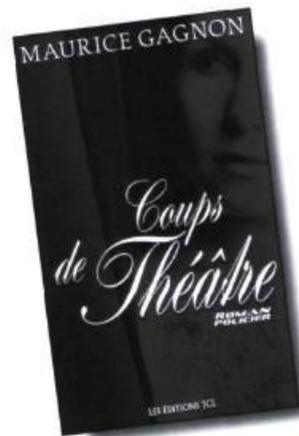
Ainsi que semble le vouloir le goût du moment, le niveau de langage se distingue assez souvent de ce que souhaiterait l'Académie française. Dans plusieurs occasions, l'entorse est justifiée, car la grossièreté d'un personnage sert l'intrigue en attirant sur lui les soupçons du lecteur. Un meurtrier n'est pas nécessairement mal engueulé, mais il est prévu que les mal engueulés soient les premiers soupçonnés ! Il y a cependant une contrepartie à cette stratégie : à trop enlaidir certains personnages, on incite le lecteur à se méfier de ceux qui, en apparence, respectent les lois. En l'occurrence, certains personnages de Gagnon sont trop antipathiques pour devenir des coupables.

Laurent Laplante

Sylvie Germain
MAGNUS
Albin Michel, Paris, 2005,
274 p. ; 27,95 \$

Qui est Magnus ? Lui-même ne le sait pas. Il devra passer sa vie à se construire, à se reconstruire. Petit garçon, il a cru qu'il était le fils d'une famille allemande très honorable. C'est ce que sa mère lui racontait tous les soirs. À la fin de la guerre, il a appris que son père médecin travaillait en fait pour les camps de la mort nazis. On ne peut qu'imaginer ce qu'il y faisait.

Puis, il ne tarde pas à apprendre que ces parents ne sont pas les siens. Une bribe de mémoire lui revient soudain, et il finit par se souvenir que sa mère, sa vraie, a été transformée en torche humaine pendant le bombardement de Hambourg, et que celle qu'il croyait jusqu'ici être sa vraie mère a simplement



recueilli le petit orphelin inconnu qu'il était.

Mais qui étaient ses vrais parents ? Au début de l'âge adulte, alors qu'il repose à l'hôpital sans connaissance, on l'entend balbutier dans une langue étrangère qu'on lui dit être de l'islandais. Il n'aura pas l'occasion d'en savoir plus. Magnus se reconstruit, en entrant dans l'âge adulte, au contact des femmes, mais il perd tour à tour les deux amours de sa vie, et toujours, il est obligé de se reconstruire.

À quand l'épée de l'académicienne pour Sylvie Germain ? Une langue aussi riche, aussi belle, aussi aimée, est digne d'immortalité. Et en plus, elle raconte une histoire. Dans un style très personnel, adapté au propos, en tableaux courts et dispersés, à l'image de la manière dont fonctionne la mémoire, avec une linéarité qui donne du sens mais qui n'est pas celle de la raison.

Une quête d'identité. Mais sans les cris de désespoir auxquels on pourrait peut-être s'attendre. Car l'identité se bâtit sans doute plus qu'elle se définit. Elle se trouve peut-être plus dans le présent fuyant que dans le passé fixe et obscur. C'est ainsi que, dans la dernière partie du roman, on fera une incursion dans le surnaturel – ou le mystique. Et Magnus se dépouillera de tout ce qu'il aura accumulé durant sa quête et reprendra la route en n'emportant « presque rien », pour que le roman se termine sur les mots : « S'en aller ».

François Lavallée

Guy Jean
ET L'EAU RÉPONDIT...
Écrits des Hautes-Terres,
Montpellier, 2006,
122 p. ; 25 \$

L'eau, certains en manquent, d'autres en ont à revendre. On se soucie de sa qualité, on la veut propre et fraîche. Pourtant, certains s'appliquent à la souiller. Elle donne la vie et elle tue aussi. Nougaro raconte que, tombant en gouttes de pluie, elle fait des claquettes, et cela le ravit. On dit qu'elle murmure ou gronde selon ses humeurs. Puisqu'elle a des humeurs comme nous, puisqu'on l'aime, qu'on la maltraite, qu'on la provoque, puisqu'elle est en nous, nous voulons qu'elle nous parle comme on pourrait lui parler.

Janet Fredericks, un jour, a découvert le langage de l'eau, car

l'eau a un langage, pas le nôtre, le sien propre, qui est universel. L'artiste qu'elle est nous le dit dans des images qui parlent à tous, peu importe le temps, peu importe l'espace. Guy Jean, lui, a un rapport privilégié avec l'eau. Le poète qu'il est l'a vue et l'a vécue en torrent et en ruisseau. Dans son enfance, il s'en souvient, sa surface tranquille lui renvoyait des images. Alors, un jour, il lui a parlé. Et l'eau répondit...

Un merveilleux recueil de poèmes illustré.

Gérald Alexis

Jacques Poulin

**LA TRADUCTION EST
UNE HISTOIRE D'AMOUR**
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2006, 132 p. ; 15,95 \$

Après sa lecture du dernier roman de Jacques Poulin, une amie me confiait qu'elle a cru tenir entre ses mains la réédition d'un autre roman de l'auteur. L'anecdote est parlante : Poulin ne cesse de refaire du Poulin, à un point tel qu'on peut finir par confondre ses romans. Quel autre roman en particulier mon amie avait pensé retrouver en lisant *La traduction est une histoire d'amour* ? Il est fort possible que ce soit *Le vieux chagrin*, à cause notamment de l'ambiance générale (des chalets sur le bord du fleuve), de la présence marquée des chats, du personnage écrivain, de la relation troublante entre un homme d'âge mûr et une jeune fille, de la proximité des noms (Jim et Jack, Marika et Marine), d'un autre chapitre intitulé « Le paradis terrestre » et de la fin, puisque les romans se terminent de la même façon : l'adoption d'une jeune fille. Mais il y aurait de tels liens à faire avec d'autres romans (et ce ne sont là que les liens les plus évidents). En revanche, certains ont dit que *La traduction* se démarquait dans

Laverdure, romancier

Tout comme Bertrand Laverdure, le personnage principal de *Gomme de xanthane* est un poète qui écrit son premier roman. Son éditeur pense qu'il « rejoindra un public plus large avec de la prose ». Cet éditeur, c'est peut-être celui de Bertrand Laverdure, puisque ce dernier maintient une certaine ambiguïté à ce sujet, notamment en ne donnant pas de nom à son narrateur-protagoniste. Il est vrai, par contre, que ce personnage rencontre le poète Bertrand Laverdure lors du Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Double personnalité, peut-être ? Quoi qu'il en soit, le personnage profite de cette rencontre pour faire ensuite la critique de l'auteur. Bravo pour l'idée vraiment originale et intéressante !

Pour ce qui est du roman que le protagoniste consent à pondre pour son éditeur, il y est question d'un violeur de dames âgées. C'est un fait divers qui lui a inspiré son sujet. Presque malgré lui, car « ça devient achalant à la fin, toujours des histoires de viol, on dirait que les écrivains ont du mal à quitter ce genre de thématique éculée ». Quelques épisodes de cette histoire de singulier violeur sont présentés ici et là dans *Gomme de xanthane*. Il y a aussi des

observations savoureuses sur le monde de l'édition au Québec, que Bertrand Laverdure connaît bien : « Les écrivains avaient été désinstitutionnalisés comme les fous » ; « L'intelligence est un duel, une rébellion permanente » ; « La lucidité pouvait devenir odieuse et déplacée au même titre que la goujaterie ou l'imbécillité ». Et bien d'autres que je vous laisse découvrir...

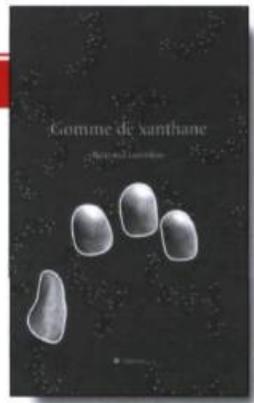
En somme, cette incursion de Bertrand Laverdure dans le monde du roman est une belle réussite. Ah oui, qu'est-ce que la gomme de xanthane, vous demandez-vous ? C'est un additif utilisé par l'industrie alimentaire pour augmenter la viscosité des liquides. Espérons, lecteurs de romans, que ce titre ne signifie pas que l'auteur considère la prose plus « épaisse » que la poésie...

Gaétan Bélanger

Bertrand Laverdure

GOMME DE XANTHANE

Triptyque, Montréal, 2006, 194 p. ; 19 \$



l'œuvre de Poulin en offrant un certain suspense, comme une trame policière. C'est oublier que, de *Volkswagen blues* à *Chat sauvage*, Poulin fait toujours reposer son intrigue sur la quête, par le narrateur, de quelqu'un qui lui est proche : le frère, le père ou encore une image de sœur comme dans *La traduction*. Dans *Chat sauvage*, en particulier, la quête devenait nettement une *enquête* du type de celle offerte par *La traduction*.

C'est aussi que Poulin fait du Poulin comme Duras faisait du Duras ou Beckett du Beckett : ce sont des écrivains qui ont développé, découvert, inventé un style, ce qui est toujours la marque d'un vrai écrivain. Cela n'impose pas une intrigue, mais à tout le moins un ton. C'est d'ailleurs Jack Waterman, le personnage écrivain de *La tra-*

duction (personnage récurrent de l'œuvre), qui le dit : « On a du style quand on écrit bien, c'est-à-dire quand on se conforme à un modèle ! Avoir un style, c'est le contraire : on écrit à sa manière sans tenir compte des règles ! » Or, Jacques Poulin est certainement l'un des très rares écrivains québécois vivants dont on peut dire qu'il a un style. Alors que Poulin refasse du Poulin, comment pourrait-on sans plaindre ? Son lecteur lui en redemanderait plutôt.

La traduction n'est pourtant pas exempt de faiblesses. Le livre fait à peine 130 pages, ce qui est un peu mince. La qualité du roman s'en ressent : chaque chapitre est un véritable petit bijou de construction narrative, mais entre les chapitres, cela manque un peu de consistance. C'est peut-être pour cette raison

que l'émotion est par moments moins fine que dans les romans précédents ; dans les derniers chapitres, on frôle vraiment le mélo. Aussi la qualité de ce roman me paraît-elle tenir essentiellement à ce qui le rattache aux romans précédents.

François Ouellet

Kazuo Ishiguro
AUPRÈS
DE MOI TOUJOURS
Trad. de l'anglais
par Anne Rabinovitch
Fides, Montréal, 2006,
441 p. ; 23,95 \$

D'origine japonaise, Kazuo Ishiguro est considéré, depuis la parution du roman *Les vestiges du jour* qui lui a valu le prestigieux Man Booker Prize en 1989 et une reconnaissance

fiction

mondiale avec l'adaptation cinématographique mettant en vedette Anthony Hopkins et Emma Thompson, comme l'une des grandes voix de la littérature britannique. Après avoir traduit avec une grande finesse l'atmosphère propre aux romans policiers anglais du début du XX^e siècle dans son avant-dernier roman *Quand nous étions orphelins*, Ishiguro explore, avec *Auprès de moi toujours*, l'univers particulier d'un autre genre littéraire : la science-fiction.

À travers les souvenirs de Kath, qui s'apprête à débiter son tout dernier cycle de vie, le lecteur est lentement plongé dans les liens complexes qui l'ont unie à Ruth et Tommy, deux autres anciens de Hailsham. Mais quel type de collège privé complètement coupé du monde extérieur est cette institution ? Quelles sont les origines communes des trois amis ? Quels liens perdurent entre eux au-delà de l'amour et d'une amitié mêlée de rivalité ? Qui sont les gardiens de Hailsham ? Et quel rôle joue Madame ? Les œuvres artistiques des élèves, qu'elle collectionne, sont-elles vraiment exposées dans sa galerie ?

Déconcertant, *Auprès de moi toujours* garde néanmoins le lecteur captif. Cela tient sans doute à l'art subtil d'Ishiguro qui distille à très petites doses tout ce que cet univers issu de la manipulation génétique, qui pourrait bientôt ne plus être de la science-fiction, recèle d'étrange et d'horrible, au bout du compte. Des termes simples, usuels tels que *accompagnant*, *possible*, *terminé*, *don* qui, soudain, prennent un tout autre sens. Le regard presque enfantin que pose Kath sur des événements ou des conversations équivo-

ques. Mais cela tient aussi aux grandes questions que soulèvent le destin et les personnages mêmes de Ruth, Tommy, Kath et les autres pensionnaires de Hailsham.

Tout comme l'extraordinaire *Clara et la pénombre* de l'Espagnol José Carlos Somoza, *Auprès de moi toujours* de Kazuo Ishiguro propose un univers insolite qui ne plaira peut-être pas à tous ceux qui ont aimé les œuvres précédentes de l'écrivain britannique. Il n'en reste pas moins que ce roman, finaliste au Man Booker Prize, s'inscrit comme un classique d'Ishiguro.

Linda Amyot

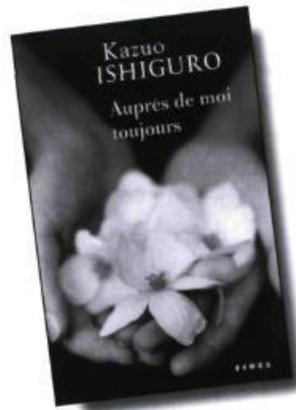
Włodzimierz Odojewski
UNE SAISON À VENISE

Trad. du polonais
par Agnès Wisniewski et
Charles Zaremba

Les Allusifs, Montréal, 2006,
88 p. ; 16,95 \$

On dit que seul celui qui sait apprécier les petites choses est capable de bonheur. En littérature, le bonheur de la lecture peut se trouver, mais pas exclusivement, dans les petits livres. Qu'est-ce qu'un petit livre ?

C'est ici un roman dans lequel on sent une maturité de réflexion. 1976, puis juillet 1999 à la ligne suivante closent *Une saison à Venise*. L'auteur polonais, né en 1930, nous y raconte la fin de l'enfance d'un garçon, Marek, au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. La richesse du texte réside dans un travail de la mémoire, et sous cet angle l'histoire – l'inondation d'un sous-sol qui plongera les protagonistes dans une longue rêverie où ils verront Venise – est secondaire. L'écriture possède quelque trait proustien dans sa



ces histoires dont on a besoin pour cultiver l'enfance.

Judy Quinn

Romain Saint-Cyr
BELLE COMME UN NAUFRAGE
VLB, Montréal, 2006,
365 p. ; 27,95 \$

Même s'il ne joue pas à l'historien et ne revendique jamais le prestige de l'universitaire patenté, Romain Saint-Cyr a investi de minutieuses et éclairantes recherches sur une tranche peu connue de l'histoire maritime québécoise. Malgré le passage du temps et quelques révélations, peu d'entre nous soupçonnent ce que fut pendant la guerre de 1939-1945 la présence des sous-marins allemands dans les eaux du Saint-Laurent. A fortiori, on ignore le nombre de bateaux coulés par les torpilles allemandes, tout comme on range parmi les légendes incontrôlables le débarquement en sol gaspésien d'espions allemands. Saint-Cyr, gentiment mais fermement, remédie quelque peu à notre amnésie.

Les principaux mérites du livre se situent pourtant ailleurs que dans les récits guerriers. Le vocabulaire maritime, qui séduit même les rustres terriens comme moi, règne ici en maître. À se demander, sans répondre à la question, si le terme s'est imposé parce que juste ou parce que beau. Dans les deux hypothèses, on sent chez Saint-Cyr l'amour de la mer, l'empathie avec la voile, la quille, l'étrave, l'aptitude à sentir jusqu'où le bateau mérite confiance, l'espèce de témérité amoureuse qui demande parfois à l'embarcation un peu plus que son potentiel.

Ni la guerre et ses secrets ni la navigation et ses vertiges ne doivent toutefois faire oublier que le roman de Saint-Cyr est avant tout une histoire d'amour qui traverse le temps et qui

manière lente et fine de décoriquer certaines impressions passées, une lumière du couchant, par exemple, et ce qu'elle crée chez le jeune personnage. Cela finit par réinventer une vie plus sensible aux petites choses, justement, qu'au grand bouleversement qui la fera passer du monde de l'enfance à celui des adultes. Pendant le temps qu'il lui faudra pour traverser son village et y revenir, Marek sera témoin des atrocités de la guerre. Mais malgré tout, ce sont l'humilité des sentiments et l'imagination qui triompheront. Peut-être faut-il avoir vécu la guerre pour comprendre à quel point la lourdeur et l'apitoiement sont stériles ?

Une saison à Venise de Włodzimierz Odojewski ne sera jamais parmi ces livres-jalons, qui, juste à les repasser dans ma tête, tracent le parcours de ma vie. Il fait néanmoins partie de

écarte une à une les multiples impossibilités que la vie jette sur le chemin de ceux et celles qui, une première fois, ont raté leur rencontre. Voyage sur l'eau, mais aussi et surtout lutte contre le temps jusqu'à la réappropriation des géniteurs disparus. Est-il jamais trop tard pour l'amour ? Saint-Cyr ne le croit pas. Le titre, très beau, donnait déjà un éclairage envoûtant au pèlerinage. Le roman va plus loin. Quand une femme fait naufrage alors qu'elle chemine douloureusement vers sa vérité, ses sources et son moi profond, elle est belle.

Laurent Laplante

Michel Houellebecq
LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE
Fayard, Paris, 2005,
485 p. ; 34,95 \$

Un Houellebecq, ça ne laisse jamais indifférent. Qu'on fasse de *La possibilité d'une île* le roman « le plus con du monde », pur produit nihiliste exploitant la veine secte-technosciences-cul, ou qu'on encense l'intelligence de la stratégie d'écriture, la plume alerte, c'est souvent l'homme qui vient prendre la place de l'œuvre, comme il arrive souvent dans notre société du spectacle. Car nos critiques sont rarement nos lecteurs les plus subtils... quand ils lisent.

Voilà donc cette fois un « récit de vie », celui de Daniel, accompagné par son chien Fox. Sentimental et meurtrier, kitsch et métaphysique, inspiré et ordinaire, notre humoriste de renom se multiplie en clones jusqu'à Daniel 24 et 25. Ceux-ci nous décrivent exhaustivement les « événements » ayant eu lieu au sein de l'Église élohimité et ayant conduit à la création de l'espèce néo-humaine avec la résurrection du prophète suivie de l'élaboration de la RGS (Rectification Génétique Standard), laquelle est rendue nécessaire pour remplacer chez l'humain sa déficiente

Bissoondath

Depuis près d'une quinzaine d'années, Neil Bissoondath met en scène des personnages ballottés par les petites et les grandes fureurs des événements sociaux et politiques. Et c'est encore au cœur de la tourmente que se retrouve Arun, personnage principal de son dernier roman. Mais alors que ses œuvres de fiction précédentes – romans et recueils de nouvelles – avaient pour décor Toronto, Montréal ou un petit pays des Caraïbes ressemblant beaucoup à son Trinidad natal, l'histoire tragique de *La clameur des ténèbres* se déroule dans une petite île au large des Indes.

Tout jeune instituteur à peine sorti de l'université et issu d'un milieu aisé, Arun obtient, à sa demande, un poste dans le sud du pays. Il souhaite ainsi s'éloigner des souvenirs du drame qui a brisé sa famille : ses parents ont péri dans un attentat lorsque leur avion a explosé au-dessus de l'océan. Arun quitte donc sa sœur et le beau-frère qui a repris l'imprimerie familiale pour tenter, vaillamment, de scolariser un groupe d'enfants de tous âges et très souvent mutilés. Car ce village du sud de l'île survit comme il peut, coincé entre les rebelles terroristes en guerre contre le pouvoir central et l'armée, installée en permanence, qui demeure incapable d'endiguer l'insurrection. Convaincu d'apporter un peu d'espoir aux nouvelles générations de cette

région pauvre et laissée pour compte par les politiciens – même ceux qui y sont nés –, Arun s'entête. Mais l'attentat de l'autocar du village, où avait pris place une de ses meilleures élèves, marque un tournant décisif dans sa façon de voir les choses jusqu'à ce que, à son tour, il se retrouve, au-delà des apparences et des secrets, au cœur même de la violence.

Plus lent dans sa première partie, le rythme de *La clameur des ténèbres* s'intensifie par la suite alors que les événements tragiques se précipitent. Un roman dur qui n'apporte pas de réponse à la folie des hommes – tel n'est d'ailleurs pas son but, au contraire – mais ouvre toutes grandes les portes de la réflexion sur des sujets malheureusement toujours d'actualité : la violence est-elle inéluctable, la dignité humaine, négociable et la paix, possible ?

Linda Amyot

Neil Bissoondath
LA CLAMEUR DES TÉNÈBRES
Trad. de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, Montréal, 2006, 474 p. ; 29,95 \$

nutrition animale par le système photosynthétique. Daniel 1,22 souligne d'ailleurs qu'il y a là une « coupure définitive entre les néo-humains et leurs ancêtres », c'est-à-dire nous.

À travers ce qui est ici considéré comme une mutation capitale de l'humanité, à savoir la naissance d'une religion, à travers donc l'expression de l'éternel fantasme de l'éternité de l'homme – le « trip » absolu des monothéistes –, ce sont la croyance et le semblant comme liants sociaux qui sont interrogés. Même des gestes aussi banaux que faire une pipe ou un cunnilingus exigent un tantinet de conviction. Entre maintenant et l'an 4000, la série des Daniel

nous donne accès, via quelques longueurs *bien senties*, au reflux de notre consumérisme via une narration virtuellement éternelle puisque les narrateurs se perpétuent au-delà de leurs commentaires.

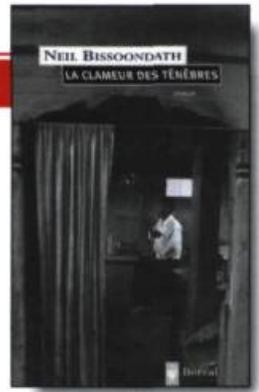
On dit de Michel Houellebecq qu'il exploite le racisme anti-juif, anti-arabe, anti-blanc, le machisme, la pornographie, la prostitution, etc., etc. Et il a raison ! Cynisme ou réalisme ? L'un et l'autre sont désormais impossibles et peut-être inutiles. Que chacun vaque à son désir, qu'il confonde ce dernier avec sa jouissance, et on en arrive, lentement et très sûrement à... Mais au diable l'autre ! De la perversion, du cash, 'y a que ça

qui va ! Do it ! On ne va quand même pas moraliser, allez, consommons !

Michel Peterson

Paule Doyon
LE BOUT DU MONDE
Fides, Montréal, 2006,
212 p. ; 17,95 \$

Sara Ramsay est âgée de douze ans lorsque, en 1916, ses parents prennent la décision importante de quitter les Bois-Francs, où ils mènent une vie tranquille, pour se lancer à l'assaut de l'Abitibi. L'esprit colonisateur du père entraîne la petite famille dans cette aventure qui verra les Ramsay affronter quantité de



fiction

difficultés, lutter avec le sol impropre à l'agriculture et résister aux hivers rigoureux, puis assister à la mort des êtres aimés, pour finalement comprendre que le temps donné à l'être humain ici-bas est compté. La jeune Sara, rêveuse, transforme la réalité en un feu d'artifice d'affabulations abracadabrantes qui laissent au lecteur une impression de fraîcheur et de fantaisie. Déçue de ne pas voir arriver son prince charmant, la fillette gagne néanmoins dans l'expérience une détermination à toute épreuve et, au fil des mots qu'elle tisse bon gré mal gré (Sara faisant également office de narratrice de l'histoire), le récit se déploie de manière linéaire. Les guerres se succèdent au cours de ce siècle, certes, mais Sara leur résiste et réclame sa part de bonheur. « Peut-être que toutes les réponses se trouvent de l'autre côté de la vie », clame-t-elle vers la fin du récit, incertaine de ce qu'elle doit s'attendre à trouver au bout du chemin de l'existence.

Chronique d'un temps lointain (relégué aujourd'hui à quelques pages dans les manuels d'histoire), *Le bout du monde* renoue avec le genre du roman de colonisation – à un moment où, ironiquement, le processus colonisateur semble appartenir au passé. Optant pour un style dépouillé empreint d'un brin de naturalisme, l'auteure situe avec précision son sujet dans la trame sociohistorique du Québec de l'époque. Les difficultés vécues par les colons sont explorées de manière imagée (métaphores et comparaisons se prêtent bien au grossissement des dangers encourus) et le regard de la narratrice se pose sans ambages sur les objets du monde afin de leur restituer leur caractère

fabuleux. Entre les nombreuses parenthèses historiques traduisant la nostalgie de Sara pour un temps révolu et quelques clichés qui enlèvent du lustre aux réflexions sur la vie et la mort, Paule Doyon a su ficeler son œuvre avec doigté. Réédition d'un roman paru en 1987, *Le bout du monde* saura charmer tout amateur de récits historiques, malgré un ton ici et là plutôt pessimiste.

Jean-Pierre Thomas

Juan Rulfo
PEDRO PÁRAMO
 Trad. de l'espagnol
 par Gabriel Jaculli
 Gallimard, Paris, 2005,
 168 p. ; 28,50 \$

L'écrivain et photographe mexicain Juan Rulfo (1917-1986) a laissé une œuvre qui tient en trois titres. Outre *Pedro Páramo* (1955), on lui doit le recueil de nouvelles *Le Llano en flammes* (1953) et un volume d'écrits pour le cinéma, *Le coq d'or* (1980). Texte fondateur de la littérature latino-américaine, *Pedro Páramo* est aussi un maître livre de la littérature contemporaine. Il raconte, selon Carlos Fuentes, la « contre-odyssée d'un Télémaque nu-pieds ». Le récit débute par l'arrivée de Juan Preciado au village de Cómala, à la recherche de son père inconnu. À travers une suite de dialogues avec des ombres, c'est l'histoire d'un tyranneau de la province mexicaine, le cacique Pedro Páramo, qui est ensuite reconstituée bribe par bribe. Les rues de Cómala sont désertes, comme le montre, en couverture, une photographie prise par Rulfo ; mais le village est habité de fantômes : les femmes, les hommes de main et



les victimes de Páramo. L'écho des voix défuntes crée une atmosphère vertigineuse où s'effacent les frontières entre les vivants et les morts, le présent et le passé, le souvenir et l'oubli. Gabriel García Márquez, Jorge Luis Borges et Susan Sontag notamment n'ont pas fait secret de l'admiration que leur inspirait ce récit d'une concision et d'une beauté prodigieuses. Le livre appelle souvent la comparaison avec *Le château* de Kafka et *Le bruit et la fureur* de Faulkner. Traduit en français dès 1959

dans la collection « La Croix du Sud », dirigée par Roger Caillou, *Pedro Páramo* n'a pas tout de suite attiré l'attention, peut-être parce qu'on ne savait pas comment le lire : comme roman rural, voire indigéniste, aux relents surréalistes ? Il est cependant devenu évident, pendant les années soixante et soixante-dix, que *Pedro Páramo* avait renouvelé le genre narratif et annoncé la révolution du réalisme magique dont serait porteuse la littérature d'Amérique latine. La nouvelle traduction que publient les éditions Gallimard dans la collection « Du monde entier » est basée sur le manuscrit original, davantage conforme à la volonté et à la vision de l'auteur. Il s'en dégage un pouvoir d'envoûtement peu commun. Les premières pages de *Pedro Páramo* ont vite fait de nous convaincre qu'il s'agit là d'un récit impérissable, à lire de toute urgence.

Patrick Bergeron

Gilles Hénault
POÈMES 1937-1993
 Sémaphore, Montréal, 2006,
 320 p. ; 44,95 \$

Peut-être un peu moins lue que celles d'autres écrivains de la « génération de l'Hexagone », l'œuvre poétique de Gilles Hénault porte néanmoins un élan fondateur impressionnant et mérite qu'on lui évite l'oubli. Pour ce faire, la rétrospective que présentent les éditions Sémaphore est un excellent moyen, puisque l'exhaustivité du livre s'accompagne d'un grand soin graphique et éditorial. Désormais référence incontournable, l'ouvrage reprend tous les recueils (dont le magnifique *Sémaphore*), entre lesquels on a intercalé des poèmes épars de diverses époques, ce qui est complété par une postface de Philippe Haecq.

Animateur avec Éloi de Grandmont des « Cahiers de la

file indienne » dans l'après-guerre, Gilles Hénault s'est situé à l'avant-garde autant comme éditeur de poésie que comme écrivain, avec des textes oniriques au surréalisme modéré, imprégné d'idéaux de gauche. Il s'agit aussi parfois d'un étonnant poète dans l'écriture en prose (*Voyage au pays de mémoire, À l'inconnue nue*).

Ancrés dans l'existence malgré leur penchant pour le foisonnement baroque des images, les poèmes des premières décennies se comparent sans peine à ceux de Roland Giguère, d'Yves Préfontaine ou de Gaston Miron, puisqu'ils parviennent à faire coïncider l'exploration identitaire, la quête amoureuse et la construction d'un sentiment de collectivité. Parfois incantatoire, parfois méditative, cette parole adoptera plus tard des accents moins chantants, sensible qu'elle est aux développements les plus désolants du monde moderne et soucieuse de demeurer « à l'écoute de l'écoumène » plutôt qu'à son propre ronronnement.

Un large pan de notre poésie peut être contemplé à travers ces quelques recueils, de même qu'une aventure humaine remplie d'affirmations et d'interrogations. Tout n'est pas de la même eau dans cet ensemble, et quelques poèmes résistent moins bien à l'épreuve du temps, mais il faudra de toute évidence relire Gilles Hénault afin de mieux mesurer son apport à l'invention de notre littérature.

Thierry Bissonnette

Sylvie Nicolas
DISPARUES SOUS
LE SIGNE DE L'INFINI
Québec Amérique, Montréal,
2006, 221 p. ; 19,95 \$

Auteure aux multiples talents, Sylvie Nicolas se permet, de plein droit d'ailleurs, des audaces qui choqueraient ailleurs. S'il lui

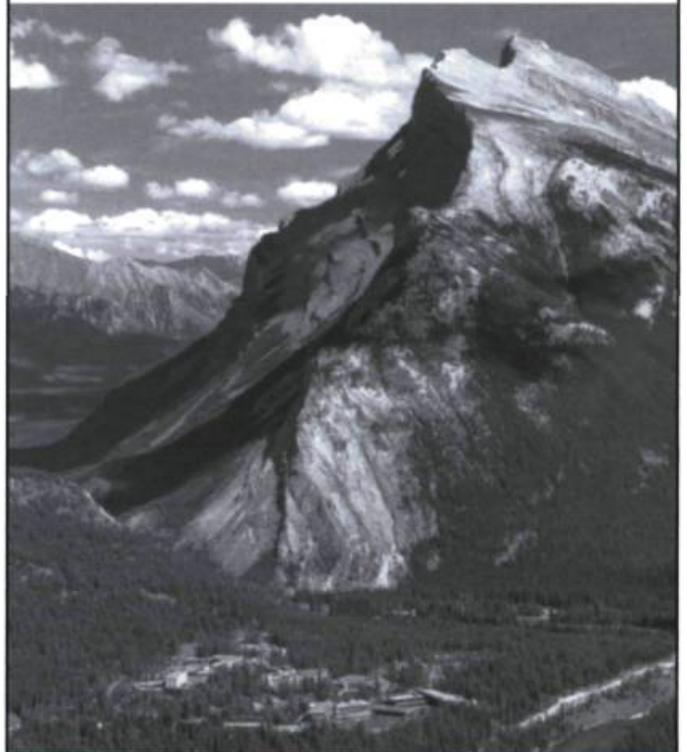
plaît de ne pas numéroter les douze ou quinze dernières pages de son roman, on ne voit pas qui, au nom de l'éditeur ou du lecteur, interdirait un procédé qui, pour étonnant qu'il soit, prolonge heureusement le message essentiel. Preuve typique de la liberté que Sylvie Nicolas revendique et exerce.

Le titre lui-même cultive l'équivoque. Si, sur la porte de l'appartement, l'applique qui signale le numéro 8 perd un de ses clous, que doit-on lire ? Doit-on se rappeler l'ancien message ou lire ce 8 devenu horizontal comme ce signe mathématique qu'est l'infini ? L'ambiguïté se propage ainsi dans l'ensemble du roman. À chaque chiffre et selon chaque occupant correspond, en effet, une version du mystère. Tel prétend que les occupantes de l'appartement n'ont jamais existé. Tel autre concéderait qu'une femme, mais pas deux, a séjourné derrière la porte discrète. Derrière les portes frappées d'autres chiffres s'élaborent d'autres soupçons, d'autres mépris. Au terme d'un parcours aux méandres ingénieux, on comprend qu'une bureaucratie a cherché à se donner bonne conscience : dans cet immeuble où survivent des vieillards aux entêtements incertains, des vies fragiles sont-elles menacées ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi ne pas rédiger le rapport rassurant qui comblera et rendormira les décideurs virtuels ? C'est alors que, jetant la voile pudique de l'imprécision sur un immeuble où s'étiolent des vies, l'auteure interrompt la pagination du livre. Incertitude, disparitions possibles et non assurées, témoignages sans force probante, tout cela invite le lecteur à se retirer sur la pointe des pieds. Comment faire autrement puisque, sous le signe de l'infini qui est peut-être un huit qui se sent coupable, les impressions ont occupé la place des certitudes.

Laurent Laplante

Centre international de traduction littéraire de Banff

Linda Gaboriau, directrice



Aux traducteurs littéraires!

Aux auteurs d'une œuvre qui sera publiée en traduction!

Programme de résidence :

du 11 au 30 juin 2007

Date limite de réception des candidatures :
le 12 janvier 2007

Le Centre international de traduction littéraire de Banff offre le seul programme de résidence internationale pour traducteurs littéraires en Amérique du Nord. Situé dans l'une des plus belles destinations de haute montagne au monde, il offre aux traducteurs littéraires une résidence de trois semaines durant laquelle ils peuvent travailler à un projet en cours et, dans certains cas, en compagnie de l'auteur qu'ils traduisent.

Ce programme est ouvert aux traducteurs littéraires du Canada, du Mexique et des États-Unis, peu importe la langue source, ainsi qu'aux traducteurs de tout autre pays traduisant des œuvres provenant des Amériques.

Une aide financière est disponible.

Pour de plus amples renseignements,
veuillez contacter :

1.800.565.9989

Ou visiter : www.banffcentre.ca



The Banff Centre
inspiring creativity